

Uzuru Nakamura, le pêcheur de Fukushima

Vie de pêcheur

Uzuru est fatigué, à plus de soixante-dix ans, il a remonté ses filets au large de Hanabuchihamama dans la baie d'Ishinomaki. Encore une chance que la pêche ait été bonne, du chinchard, de la dorade et même du sanma[1]. Le moteur peine à pousser la petite embarcation. L'arbre de transmission fait ce qu'il peut pour lancer l'hélice à plein régime afin de contrer la vague qui se soulève. Dans la pente descendante, le son devient plus aigu et toute la structure du bateau se met à vibrer au rythme des pistons qui font ce qu'ils peuvent. A chaque retour de pêche, Uzuru craint la casse, son équipement est bien trop vieux. Aux ateliers du port, il a repéré un moteur d'occasion. Kōsaborō le gérant l'a vu s'y intéresser, il fait son possible pour aider le vieil homme à concrétiser son achat. Il lui a déjà fait de nombreux rabais. Kōsaborō respecte Uzuru, il aimerait faire plus pour le pêcheur, mais il doit faire face à des difficultés financières à cause de la nouvelle entreprise qui lui fait de la concurrence.

Les récifs du passage d'Iowisiku se présentent, la passe pour éviter les parcs à huîtres, se trouve légèrement au Sud des rochers. Rangés du plus petit au plus grand, ils semblent inoffensifs. Ce n'est qu'une impression. La houle balaye la baie d'Ouest en Est créant ainsi un courant particulièrement dangereux qui se combine avec le vent. Le pêcheur doit dépasser les récifs ainsi, il est abrité du vent par l'île de Miyato. Uzuru pousse le moteur à plein régime, il faut quitter l'endroit rapidement, les vagues le prennent par travers et le bateau est trop chargé. Les embardées deviennent mauvaises. Pourtant, aucune inquiétude ne se lit sur le visage buriné du vieil homme, il plisse les yeux à cause du soleil très haut au-dessus du mont Funagata derrière la grande ville de Sendaï. Il manœuvre son embarcation avec finesse, se sert du mouvement des vagues pour contrer la dérive. Le vent a tourné ; le dernier des trois récifs est maintenant derrière lui, Uzuru peut relâcher son attention. Le port n'est plus qu'à quelques encablures. Qu'est-ce qui pourrait bien l'empêcher de rejoindre le ponton pour décharger sa cargaison ? Le moteur. Soudainement, il devient poussif, la baisse de régime peut le faire caler. Le pêcheur sait bien que ce n'est pas le moment. Les brisants jetés en tas devant la jetée ne feraient qu'une bouchée de la petite embarcation. Il s'évertue à redonner un peu de puissance, la machinerie hoquette, elle est sur le point de rendre l'âme. Débrayer l'arbre qui entraîne l'hélice est la seule solution. Ensuite, il faut attendre le bon moment pour injecter du fioul dans les pistons. Une vague prend l'embarcation par tribord et la rapproche dangereusement des immenses blocs de béton. Encore un peu, il faut patienter et la patience, Uzuru connaît bien. Afin de rapporter la même cargaison, il lui faut rester de plus en plus longtemps en mer. A l'époque de son père, une demi-matinée suffisait largement pour que les soutes débordent d'un poisson dodu. Depuis, il rentre midi passé et ce n'est pas fini. Un dur labeur l'attend pour extraire des cales une pêche de qualité moyenne.

« Maintenant ! » murmure Uzuru. Il envoie toute la puissance du moteur pour quitter la zone dangereuse. La manœuvre de contournement ne prend que quelques minutes. Il doit redescendre le régime à nouveau. Il reste un quart de mille à parcourir. Même si le moteur cale, l'embarcation peut finir sur sa lancée et venir mourir le long du quai. Le non-respect des limitations aux abords du port est sanctionné par un retrait de permis. Il ne peut se le permettre.

Sa charrette à bras attend sagement son retour. Juste à côté, Daisuki est assise sur le muret, les pieds dans le vide. Lorsque le bateau de pêche entre dans la rade protégée par la digue, elle se lève, prépare les paniers qui vont recevoir une partie de la pêche. Daisuki est presque aussi vieille qu'Uzuru mais elle aide sa fille qui tient une échoppe dans le konbini[2] installé au centre de la petite bourgade de Kakuda. Elle gère les commandes de poissons.

Uzuru s'amarre à quai. Le moteur a tenu bon. Daisuki monte à bord et l'aide à décharger les

caissettes de poissons. D'un œil expert, elle évalue la pêche. Aucun mot n'est échangé, le temps est précieux pour chacun. Une fois, les caissettes sorties du bateau, Daisuki fait son choix, ensuite Uzuru l'aide à tout installer sur son dos. De loin, elle ressemble à une étagère avec des jambes. Le pêcheur la regarde s'éloigner, elle lève la main pour lui dire en revoir sans même se retourner. A son âge, le moindre effort coûte. Pas le temps de lézarder, le vieil homme s'empare des caissettes restantes et une à une il les place sur la charrette. Il veut les mettre au frigo de la coopérative avant qu'il ne fasse trop chaud.

La route goudronnée est un peu plus haut. Il pousse son chargement de poissons. La pente du quai à cet endroit est assez forte, il doit se camper sur ses jambes et s'arc-bouter pour que les hautes roues daignent se mettre en mouvement. En passant l'atelier de Kōsaburō, il a un pincement au cœur, le moteur d'occasion ne scintille plus au soleil. A la place, il ne reste plus qu'un carton recouvert d'auréoles huileuses d'un noir de goudron.

Le tsunami

Le 11 mars 2011 à 14 h 46 min 23 s Uzuru a le réflexe de tendre la main à une jeune femme perchée sur le toit de l'école. Tout de suite, deux hommes arrivent pour soutenir l'effort de la femme. Uzuru est suffisamment solide pour se hisser de l'autre côté de la balustrade. De là il regarde, incrédule. Une immense étendue d'eau noirâtre a envahi tout l'espace. Une bicoque est emportée par le flot et passe devant eux tranquillement. Deux puis trois voitures accompagnent la maison. Les unes sur le toit, roues en l'air, les autres, roulant sur elle-même.

Lorsque la vague est entrée dans Tōhoku, le vieil homme poussait sa charrette. Dessus était entassée toute sa pêche du jour. Une belle journée. Comme au début, avec son père. Une demi-matinée avait suffi. Le trémail^[3] près du chenal Iowisiku avait rempli son office, pour une fois. De belles prises, Uzuru avait dû lutter pour remonter son filet par-dessus le bastingage. Au départ, il avait pensé que l'ancre s'était plantée sous une roche, cela arrivait parfois, à cause du courant. Par le passé, il lui était même arrivé de l'abandonner sur le fond marin en sectionnant le câble au coupe-boulon. En ce 11 mars, rien de tout cela, juste un trémail regorgeant de poissons. Autre surprise, les casiers avaient aussi bien fonctionné, de gros crabes aux pattes énormes s'y trouvaient prisonniers.

Puis le grondement, les vibrations du sol, et l'arrivée de l'eau. La charrette s'était retournée, toute sa pêche était retournée d'où elle venait. Tant bien que mal, Uzuru était resté accroché à sa planche de salut, puis le courant était devenu trop puissant. Il avait lâché prise. Ses yeux s'étaient fermés. Souvent il avait pensé à la noyade. Déséquilibré par le poids du filet, ou bien à cause d'une embardée, ou encore tout simplement en marchant sur un des câbles. Mais tout près de l'école de Tōhoku, à pieds en poussant sa charrette à bras, il n'aurait même pas osé l'imaginer.

Il est enfin en sécurité. Il regarde tristement toute sa vie disparaître sous ses yeux. Bêtement il cherche son bateau des yeux. Il n'a aucune chance de l'apercevoir. Le petit port de Hanabuchihaman n'est pas visible. Derrière lui, des cris. Il se retourne, la jeune femme de tout à l'heure pointe du doigt une immense colonne de fumée. Le vieil homme est triste pour ce qui est en train de brûler mais ne comprend pas l'agitation de tous ces êtres. Et surtout la peur extrême qui prend tous ces gens aux tripes.

« Fukushima... la centrale », lui crie un des hommes.

Après le tsunami

Enfin ce matin, Uzuru a quelque chose d'autre à faire que bricoler. Grâce aux aides de l'état, il a passé son temps à rafistoler sa bicoque, il a été occupé toute la semaine. La baraque d'Uzuru construite à l'aide de mauvaises planches est partie en voyage au travers du Japon. Assembler les belles planches toutes neuves du magasin ne lui a pas pris beaucoup de temps. L'Etat rembourse à l'identique. Une bicoque tu avais, une bicoque tu auras, mais avec des planches flambant neuves.

Lorsque Kōsaborō arrive il est à peine 8 heures. Uzuru est entrain de finir son petit déjeuner : un œuf cru versé sur du riz chaud. Il l'a enroulé dans du nori[4]. Il manque du poisson grillé. Pas de pêche, pas de poisson grillé. De voir arriver son ami si tôt, Uzuru reste bouche bée son rouleau de nori en suspens devant lui. Il craint encore une mauvaise nouvelle. Kōsaborō aussi au tout perdu, son atelier a été dévasté et son logement du centre-ville a été rempli de boue tout comme ceux de ses voisins. Au moins, tout comme eux, il a eu la chance de retrouver les murs à la même place. Et sa fourgonnette prêtée, par chance à son cousin. Il se gare devant la bicoque et saute de son véhicule. « Tu ne devineras jamais ? » « On a retrouvé mon bateau » répondit le vieil homme du tac au tac. Kōsaborō est sidéré par la réponse. Il est vrai qu'il a attelé la remorque d'un habitant de Hanabuchihami qui n'avait plus rien à mettre dessus. Uzuru n'en a jamais parlé à personne, persuadé qu'il est, que son bateau n'aurait pas pu l'abandonner.

La remorque attelée à la fourgonnette, ils sont partis en direction de la petite école de Rifu. Le bateau d'Uzuru, y a fini sa course. Avec le reflux il est arrivé dans la cour de récréation, juste devant la salle de classe de madame Miura malheureusement emportée avec ses élèves.

« Les services municipaux l'ont mis sur le côté de la route ». Kōsaborō essaye de meubler un peu la conversation, il sait qu'Uzuru est inquiet. « S'ils ont dit de venir le récupérer au plus vite, c'est qu'il ne doit pas être en trop mauvais état. » Le vieil homme a le regard fixé sur la route, il scrute les alentours à la recherche de son bateau. Ils sont dans la rue principale du petit bourg, il ne reste que quelques décombres, des poutrelles, des toitures éventrées, quelques pans de murs.

« Là ! » s'écrie Uzuru. Le vieil homme a déjà entrouvert la porte de la fourgonnette, il est prêt à sauter du véhicule. Kōsaborō est obligé de calmer son ami et lui explique qu'ils vont devoir contourner le monticule. Mais il n'a rien écouté, il a sauté du camion en marche et grimpe déjà au travers la pierraille. Quand Kōsaborō revient par le sentier gadoueux, il trouve le vieil homme, à genoux dans la boue à la proue de son bateau. La pluie n'a pas cessé depuis quatre jours, elle tombe droite et strie le ciel à perte de vue. Le pêcheur a les larmes aux yeux, il prie.

Il fait doux, Uzuru aime le rebond des gouttes quand elles viennent frapper le pont. Kōsaborō a enfilé un ciré, il a horreur d'être mouillé, il préfère la transpiration. Ils bataillent une heure avec l'embarcation. L'intérieur est rempli de détritiques, mais extérieurement, la structure est intacte. « C'est un miracle » dit Kōsaborō en faisant le tour du bateau qu'ils ont enfin réussi à sangler sur la remorque. Uzuru sait qu'il n'en est rien. La mer a protégé son bien. La seule question que le hante, concerne le prix à payer. Il sait que maintenant il est en dette avec Izanami, le kami[5] qui a présidé à la création du monde. Il sait aussi qu'elle est la déesse qui invite au festin de la mort. Lorsqu'elle est en colère, elle frappe les flots à l'aide de son sabre de diamant, son fidèle Amenonuhoko et fauche les hommes par milliers pour reprendre ce qu'elle a offert.

La vie continue

A bord de son bateau de pêche, Uzuru a compris qu'il doit régler sa première dette envers Izanami. Voilà pourquoi, aussi inutile que cela puisse paraître, il continue de relever son filet. Il est lourd de poissons, de belles prises. Du chinchard, du sanma et quelques magnifiques dorades. Il les portera sur le chariot tout neuf équipé de pneumatiques légers montés sur amortisseurs. Le tout réglé par le gouvernement. Mais il n'en vendra que peu et pour presque rien à de plus malheureux que lui et le reste ira encombrer son frigo déjà plein. Que faire de poissons contaminés ? Le comité de salut public a beau répéter à coup de communiqués, que le niveau de becquerels est en deçà du seuil critique, rien n'y fait. Personne ne veut plus acheter sa pêche. Les restaurateurs préfèrent le poisson livré par camion, du poisson qui vient du Canada ou d'ailleurs, mais pas de la baie d'Ishinomaki, à quelques encablures du petit port de Hanabuchihami.

Lorsqu'il arrive à quai, le temps est agréable, un beau soleil inonde la baie. Une légère brise descend du mont Funagata. Si les arbres avaient été là, ils auraient été d'un vert lumineux, chargés des premiers fruits naissants. Les pruniers de Miyagi ne seraient pas devenus ces bouts de bois

déplumés.

Daisuki est toujours là, assise sur le muret à attendre son retour. Elle continue à se servir dans les caisses que décharge Uzuru, mais elle ne peut lui donner qu'une maigre compensation pour son dur labeur. Sa fille a perdu beaucoup de ses clients, emportés par les flots ou emportés par la peur de se nourrir à base de produits locaux.

Lorsqu'il rentre dans sa baraque, elle a l'odeur du neuf. Uzuru a cette impression étrange de ne pas être vraiment chez lui. Les vapeurs de l'enduit imprègnent encore les planches, la toiture, goudronnée récemment, empeste lorsque le soleil vient darder ses rayons sur l'habitation. Le vieil homme ne bénéficie plus des aides gouvernementales, il ne touche qu'une maigre compensation en raison du désastre écologique. Il n'a pas le courage de se préparer un Nimono[6] de légumes pour accompagner le poisson moustachu qu'il a pris ce matin. Il se contentera de l'agrémenter d'un misoshiru[7] léger, versé dans le grand bol.

Uzuru est épuisé et quand il se couche sur sa paille, il sombre dans un sommeil agité. Au milieu de la nuit, il se lève en nage, touche son abdomen. Pas d'éventration due à un harponnage malheureux. Encore ce mauvais rêve. Il se lève, il lui reste un fond de soupe dans son grand bol, il le verse dans la casserole en ferraille, puis le réchauffe sur le réchaud à gaz.

Il sort, son reste de misoshiru entre ses deux mains. La nuit est étoilée, par instant le ciel d'un noir bleuté est strié par le passage d'une comète. Uzuru fait un vœu, toujours le même. Il prie Izanami de lui apporter un peu de réconfort et il promet de faire les offrandes aux kamis dans les temples bodhisattvas[8]. Une chatte sort de l'herbe, il ne l'a pas vue. Elle vient se glisser entre ses jambes et fait le gros dos tout contre ses chevilles. Uzuru se lève, lui passe la main sur le dessus de la tête. Il rentre, dans la poubelle, il trouve les restes du poisson moustachu, il l'attrape l'arrête centrale et la place sur une coupelle qu'il dépose sur le sol, devant le museau de la chatte. Elle renifle, puis s'éloigne. Le vieil homme est triste, même les chats refusent son poisson. La chatte a filé du côté de la zone interdite, elle se glisse sous la clôture électrifiée et se faufile ventre à terre pour disparaître dans l'ombre d'une bâtisse délabrée. Deux yeux observent l'animal, deux yeux brillants dans l'obscurité, deux yeux effrayés, deux yeux qui semblent n'appartenir qu'à eux-mêmes.

La rencontre

Pourquoi sortir en mer ? Puisque de toutes les façons, son poisson va encombrer une nouvelle fois son frigo, dans le hangar du port de Hanabuchiama. Au moins, les frais de location et l'achat du compartiment réfrigérant sont encore à la charge de l'Etat. Au matin, comme d'habitude, il est sur son embarcation. Nettoyage du pont, pliage du filet, préparation des casiers. Et puis rien. Installé sur le siège en bois du poste de pilotage, il s'est assoupi. D'un sommeil profond, dont il émerge péniblement une heure plus tard. Ni rêve, ni cauchemar. Rien, sinon la tête lourde et mal au crâne à cause de la chaleur emmagasinée à l'intérieur de l'habacle. Bercé par le clapotis, ses paupières sont tombées, lentement. Il a lutté et perdu la partie. Il descend de son embarcation, et s'en va errer du côté de l'embarcadère.

Un peu plus tard, il passe voir si Kōsaborō est à son atelier. Il ne trouve personne. Après avoir hésité un moment, il remonte en direction de sa baraque. L'idée de retrouver les odeurs de goudron en plein midi l'ont découragé de passer chez lui.

Malgré la chaleur, il se décide de rendre visite à sa vieille amie Daisuki. Depuis la catastrophe, il a le droit de voyager pour rien. Son chapeau de paille sur la tête, il remonte le long de la route 45 jusqu'à la station de l'autorail. Il patiente une bonne heure. Lorsque la Micheline entre en gare, il remonte le quai pour grimper en tête. Une habitude.

La ville défile d'un côté, de l'autre les nouvelles constructions qui poussent comme des champignons. L'air qui circule par les fenêtres lui fait du bien.

Arrivée à Kakuda, il n'est pas loin de deux heures. Durant le voyage, il n'a fait que penser à son

repas dans le yatai[9] de Daisuki, juste à l'entrée du kombini. Il a fixé son choix pour un oden[10] avec des gâteaux de poisson, des légumes et un bouillon façon dashi[11],

Finalement il repart le ventre vide. Le kombini est fermé pour réparation. Il a dû le savoir mais l'a certainement oublié.

A plus de cinq heures, il avale un peu de chinchard bouilli. A l'intérieur de la cabane, l'odeur de goudron s'est mélangée à celle du poisson. Une forte chaleur plombe le petit port.

Sept heures ont sonné. Une petite brise s'est levée. Le vieil homme sort son fauteuil et s'installe pour boire un thé tout en lisant le journal gratuit qu'il a rapporté de la gare. Il fait bon. Le thé a infusé trop longtemps et il est froid. Uzuru renverse la boisson sur le sol poussiéreux et décide de marcher un peu. « Ne pas être sorti en mer n'a pas été une bonne idée » dit-il à haute voix. La fatigue n'est pas là et il sent bien qu'il ne dormira pas de si tôt. Il prend par le sentier, le long de la mer. Par endroit la route est recouverte de sable, bien tassé, cela reste praticable, même en scandales. Sa marche devient rapide, son regard hypnotique. Il avance ainsi pendant plus d'une heure, il passe le pont routier qui enjambe la rivière Abukuma. La nuit est profonde. Uzuru ne s'en est même par rendu compte, il distingue à peine la petite route qui circule entre les arbres tombés sur le sable. La lagune est à sa gauche. Une petite sente à peine praticable le conduit jusqu'à un sanctuaire shinto. Un peu plus loin l'accès est barré par de hauts barbelés. Des panneaux triangulaires jaunes annoncent un secteur contaminé interdit. Uzuru n'aurait jamais imaginé que la catastrophe de la centrale ait pu atteindre une zone si proche de là où il vit. Il comprend mieux les craintes des acheteurs envers les poissons qu'il rapporte de la baie. Des larmes coulent sur son visage, il tombe assis sur le sol, et enfouit son visage dans ses mains.

Il s'est légèrement assoupi, il s'approche du temple pour faire une prière. Le Tōrō[12] en pierre est allumé, Uzuru est certain qu'il ne l'était pas en arrivant. Quelqu'un y aurait déposé une lanterne. Il ne pensait pas avoir dormi profondément. Il s'avance jusqu'au petit pavillon constitué de quatre piliers rouges, Uzuru fait les ablutions pour se conformer au rite de purification. Le vieil homme se dirige vers le gohei[13] dédié aux kamis. Les deux bandes de papiers mal fixées au bambou émettent un petit bruit de froissement à cause du vent. Uzuru s'approche pour ajuster les shide[14] qui s'agitent et risquent de se déchirer. Deux petites lumières furtives passent dans l'ombre. Il pousse un petit cri. Il a eu peur. Maintenant il rit de lui-même. Izanami, la divinité primordiale, s'est encore moquée de lui. Tout près de son visage, la statuette représentant la divinité kami le fixe de ses petits yeux lumineux. C'est à cause du reflet de la lanterne. Uzuru éclate d'un rire fort, trop fort pour être simplement un relâchement de la tension qu'il a accumulée. Son chapeau de paille est sur le sol, il le ramasse, se relève. Ses mains ne tiennent plus rien, la coiffe s'en échappe. En face de lui une enfant. Les petits yeux sont de retour. Ils fixent le vieil homme. A l'intérieur, on peut découvrir un léger scintillement. Uzuru cherche autour de lui une autre présence, un adulte qui aurait accompagné l'enfant. Ils ne sont que deux, lui et la petite fille. Uzuru hésite. « Tu es perdue ? » Pas de réponse. La petite est maigre, elle donne l'impression de ne tenir sur ses pieds que parce que le vent n'est pas trop fort. Elle porte une robe bleu ciel, elle n'a pas de chaussures. Elle tombe par terre sans connaissance. Uzuru colle son oreille sur le petit cœur, il perçoit les battements, il est rassuré. Il parle à l'enfant, mais n'obtient pas la moindre réaction. Il regarde autour de lui encore une fois, appelle. Seul le bruissement des branches lui répond. Il décide de prendre l'enfant dans ses bras et de l'emporter chez lui. « Elle ne doit pas peser bien lourd. » Avant de quitter le sanctuaire, il jette un dernier regard à la statuette. Elle ne brille plus et le Tōrō en grès s'est éteint.

Le rêve

Lorsqu'il se réveille, Uzuru repense à son rêve. Le sanctuaire Shinto, la lumière dans l'abri en grès. Une évocation onirique au bord l'océan qui se déplie à l'infini, si calme, si apaisant et pourtant si inquiétant. Il sort une casserole de sous le petit évier, il n'a plus que celle-là. Il se dit qu'un jour, il faudra qu'il pousse jusqu'au marché de Sendaï. Pendant que l'eau monte en température, le vieil

homme verse une bonne dose de thé vert. Sur la pointe de pieds, il attrape le nouveau bol avec ce même pincement au cœur, depuis la perte du chawan[15], celui de sa mère. Le petit murmure de l'eau lui indique qu'il est temps de verser le contenu de la casserole dans la théière. Il ouvre à nouveau le placard pour sortir le riz préparé la veille. Vide le contenu dans la même casserole et baisse le feu au minimum. Sa chemise est toute humide. Durant la nuit, il a beaucoup transpiré, ça ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Il se recule un peu pour ôter son vêtement, il ne veut pas raccrocher quoi que ce soit. Empêtré dans sa liquette, il tombe assis sur la petite banquette. Se relève d'un coup, renverse la casserole, le petit œuf calé dans la cuiller un bois, prend le même chemin. Il arrache sa chemise brûlante à cause de l'eau. Se retourne. L'enfant est là, endormie sur la petite banquette en bois. Sa petite poitrine se soulève péniblement. Elle a un le visage d'un ange tombé du ciel. La pauvre enfant n'a que la peau sur les os. Ses jambes frêles peinent à la supporter. Un petit soupir sort d'entre ses lèvres, elle se tourne sur le côté, ouvre les paupières. Les yeux sont de retour. Ils absorbent le regard d'Uzuru, et l'emporte ailleurs. Les images défilent, les hauts barbelés, le chemin de sable, le gohei dédié à Izanami, les deux longues feuilles de papier qui se balancent dans le souffle léger de la brise. Plus que des images, une véritable scène dans laquelle Uzuru semble se mouvoir à volonté. Il s'approche de la clôture, il veut voir ce qu'il y a de l'autre côté. Un mouvement furtif, les mêmes deux points lumineux, cette fois plus haut. Son bras s'accroche dans les barbelés, s'ensuit une douleur atroce. Un pas de côté, sa cabane est de retour. La petite fille est assise sur le rebord du canapé. Le pauvre pêcheur, lève son avant-bras, la chair a été déchirée par les pointes d'un fil de fer.

Uzuru, tout en préparant de quoi nourrir l'enfant, essaye de savoir qui elle est. En guise de réponse, il n'a que deux grands yeux au fond desquels brillent une petite lueur verte. Un vert intense, une couleur que le pêcheur connaît bien. Dans le chenal Iowisiku, c'est ce même reflet dans le fond marin, lorsqu'il remonte son filet. Cette teinte attirait déjà son regard, tout comme les yeux de la petite fille. Uzuru, cette fois, s'est appliqué pour la préparation du tamago kake gohan[16]. Heureusement, il lui restait un peu de riz et un œuf. Il lui tend le bol, la petite le prend dans ses deux mains et attend. Uzuru se fiche une tape sur le front, il lave la cuiller en bois et la tend à l'enfant. Elle mange avec avidité. « Tu meurs de faim ma pauvre ! » Uzuru se lance dans une deuxième préparation, plus copieuse. Il est heureux de faire à manger. Il s'agite en tous sens, mais à peine a-t-il versé le riz, que l'enfant est plié en deux et vomit tout ce qu'elle a dans le ventre et tombe évanouie sur le sol.

Le médecin recueille les explications d'Uzuru, pendant que deux urgentistes charge l'enfant dans l'ambulance. Le véhicule s'éloigne au son de la sirène. Uzuru est devant sa porte, à ses côtés le voisin et sa compagne, à qui il a demandé d'appeler les secours, tentent de le rassurer.

Trop chaud, trop d'odeur de goudron. Le vieil homme n'a pas réussi à s'endormir. Et son esprit est bien trop occupé à penser. Les deux yeux continuent de monopoliser son attention. Dans l'ombre, ils semblent toujours présents. Il sursaute. Encore un effet de son imagination. Personne n'est là pour l'observer. Il décide d'aller s'occuper de son bateau, malgré la forte chaleur.

En entendant crier dehors, Kōsaborō sort de son atelier en se grattant la tête. Il découvre Uzuru, auréolé d'un soleil aveuglant. Il se demande quelle mouche peut bien avoir piqué son ami. Le pêcheur veut sortir son bateau de l'eau pour nettoyer la coque. Kōsaborō tente de négocier, puis de guerre lasse, va chercher la grue et dépose l'embarcation sur le berceau métallique.

Epuisé par toute une après-midi de travail à caréner la coque, le vieil homme s'octroie une pause. Uzuru est fier de lui, il a bien travaillé, il peut s'offrir une bière, il s'approche du Yatai au bout du quai et commande une boisson. Il revient en chantonnant, s'arrête, boit une gorgée et chantonne à nouveau. La bière lui tombe des mains. La porte de sa baraque est ouverte. Pas de doute, il est absolument certain de l'avoir fermée à double à tour. A cause de jeunes délinquants qui traînent sur les parkings, il ne prend plus le risque de laisser ouvert.

« C'est toi ? » dit Uzuru en passant le seuil de la porte. La pauvre enfant tient à peine sur ses pieds, pourtant elle se lève lorsque le vieil homme entre. Elle veut le saluer, Uzuru se précipite pour

l'attraper avant qu'elle ne s'effondre sur le sol. Précautionneusement, il dépose la petite chose sur le banc de bois. Il file dans sa chambre, ôte les draps qu'il jette sur le sol, fouille dans l'armoire et en sort un jeu neuf. Satisfait de lui, il peut aller chercher l'enfant et la coucher dans un lit frais. Un instant d'hésitation, puis il ajoute une couverture de peur qu'elle n'ait froid pendant la nuit. Il ressort sur la pointe des pieds. Debout devant la porte d'entrée, il ne sait pas quoi faire. « Et si elle mourait... »

A l'aube naissante, Uzuru a fini par s'endormir, toujours indécis sur la conduite à tenir. Lorsqu'il se réveille en sursaut, il n'a qu'une idée en tête. Prendre conseil auprès de sa vieille amie, Daisuki. A cette heure, elle jardine son petit terrain derrière les docks. Avant de partir, il entrouvre la porte, l'enfant dort profondément. Un doute, il est sur le point de pénétrer dans la pièce pour vérifier qu'elle respire. Elle se tourne sur le côté. Tout va bien.

Uzuru revient avec Daisuki, elle est un peu en colère, venir l'extirper de son jardin où elle pourrait passer des heures à observer son œuvre, à contempler l'étendue d'eau entre le mont Shumisu et la vallée. Daisuki a travaillé un temps infini pour arriver à cette miniature, souvenir de la montagne de son enfance. Il lui a fallu beaucoup de patience afin de briser les limites de son jardin et donner une sensation d'immensité à ce petit espace. La sortie de sa rêverie matinale est un acte grave et Uzuru en a pleinement conscience. Voilà pourquoi elle l'a suivi, de mauvaise grâce, mais elle est maintenant à ses côtés lorsqu'il ouvre la porte de sa baraque de pêcheur miséreux.

« En effet, le petit ange n'est pas bien gras ! » dit-elle en découvrant l'enfant attablée devant une assiette remplie de poisson. La petite fille lève la tête un temps pour saluer l'arrivée de Daisuki et replonge dans son assiette avec avidité. « Je t'assure que... » Daisuki sourit, elle n'en veut pas à son ami, elle trop heureuse de le voir s'occuper de son enfant. Car pour elle, il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'une histoire de sexe et qu'Uzuru a hérité du résultat d'une de ses nombreuses aventures. Daisuki rit encore sur le chemin qui la conduit vers sa maison.

« Où as-tu trouvé ce poisson ? » s'inquiète Uzuru. Mais il connaît la réponse. La petite fille désigne du doigt le frigo. Uzuru, veut lui retirer l'assiette, mais l'enfant s'y accroche et montre une force dont le vieil homme ne l'eut pas crû capable. Le visage enfantin se tord sous l'effet de la rage. Les yeux s'illuminent, la lueur verte qui s'anime au fond d'eux est changeante, comme la couleur de la mer quand le mauvais temps s'annonce, que la tempête menace. Uzuru veut simplement protéger la petite fille. « Ce poisson est contaminé, il ne faut pas... » Mais sa mise en garde est inutile, l'enfant ne l'écoute même pas. Et puis le vieil homme est tellement fier de voir que sa pêche peut encore nourrir quelqu'un, même au prix de la destructivité radioactive qu'elle contient en elle.

La recherche

Tout avait bien commencé, Aoi - c'est ainsi que Uzuru a pris l'habitude de nommer la petite fille - avait avalé une pleine assiette de poissons crus. Une belle nuit étoilée était descendu doucement sur le port de Hanabuchiham. Le vieil homme avait regardé l'enfant dévorer sa ration de poissons. Elle avait levé la tête, ses yeux brillaient d'une teinte de vert inhabituelle. Plus dense, émeraude. Et pour la première fois elle avait parlé. Uzuru pensait n'avoir entendu qu'un bruit, un grognement d'insatisfaction. Aoi, avait répété, plus clairement, plus distinctement. Le doute n'était plus permis, elle avait dit « *okaasan'* ». Uzuru s'était étonné qu'on puisse l'appeler « mère », mais après tout. « Watashinohaha^[17] » Le malheureux pêcheur, comprit que la déesse kami était de retour pour se rappeler à lui une nouvelle fois.

Uzuru tient Aoi par la main. Il a une impression étrange, comme si le temps s'était figé. Il est incapable d'estimer depuis quand ils marchent ainsi, s'enfonçant dans une nuit épaisse à cause des nuages amoncelés dans le ciel. Tous les deux sont sur le pont routier qui enjambe la rivière Abukuma. « Tu es vraiment sûre que ta maman est dans la zone interdite ? » Aoi confirme d'un mouvement de tête tout en tirant le vieil homme par la main. Il n'aime pas cette idée, mais ne se sent pas la force de résister au désir de l'enfant. Une fois le pont passé, Uzuru hésite, il ne reconnaît

plus très bien les lieux. Deux hommes sortent de l'obscurité et arrivent dans leur direction. Ils ont bu beaucoup trop de saké. Une idée les anime, boire encore. Ils s'approchent de ce qu'ils prennent pour un grand-père et sa petite-fille. « Alors pépé, on se promène ! », le deuxième donne une tape sur l'épaule du vieil homme qui encaisse le coup sans broncher. « On a besoin, d'un peu d'argent, pépé ! » Uzuru sait qu'il est n'est plus très alerte, mais il se campe sur ses jambes et se prépare à affronter les deux hommes. Il a un avantage, lui n'a pas bu de saké. Il lève ses poings et les laisse retomber le long de son corps. Les deux hommes s'effondrent, sur le sol, comme frappés par la foudre. Uzuru, cherche Aoi des yeux. La petite fille est tout simplement cachée dans son dos, elle a eu peur. Sans hésiter une seconde, ils se sauvent. La pluie commence à tomber lorsqu'ils arrivent dans le sanctuaire. Aoi est passée devant, elle marche à vie allure. Uzuru a du mal à suivre, il voudrait lui dire que ce n'est pas bien de passer sous la clôture. Il a beaucoup de mal à se glisser par le petit passage. Lorsqu'il se relève c'est pour découvrir la lumière des lampes torches qui s'animent dans la nuit. Puis les coups de sifflet, stridents. Il réussit à rattraper Aoi, mais pour la reperdre aussitôt. L'enfant montre une agilité incroyable pour sauter par-dessus les branchages qui encombrent le chemin. Trois hommes se rapprochent trop vite. Deux autres surgissent sur la droite, Aoi revient vers Uzuru, il croit qu'elle veut se réfugier auprès de lui. Il tend les bras pour l'accueillir, mais n'attrape que du vide. La petite fille enchaîne une série de zigzags et échappe à ses poursuivants. Elle disparaît dans l'obscurité. Uzuru se démène, mais les deux hommes qui l'ont saisi, sont bien trop puissants pour se laisser surprendre. Le faisceau des lampes balaye la nuit pour ne rencontrer que tronc d'arbres déracinés, branchages amoncelés et sol sablonneux.

Uzuru a passé la nuit dans une cellule. Il lui a fallu s'expliquer, il n'a fait que dire la vérité. Les policiers, l'ont finalement relâché avec une amende de cinquante mille yens pour avoir enfreint la loi. Uzuru n'a pu s'empêcher de sourire, cinquante mille yens ! Il a tout juste de quoi acheter sa pitance. Son bateau, ne vaut rien et sa baraque pas plus.

Il est sur le chemin du retour, et il a faim. La fatigue lui tombe dessus d'un coup. Une nuit à courir la campagne n'est plus de son âge. Il entre chez lui et se jette sur le futon. Tout habillé, il s'endort profondément, il a oublié sa faim.

Le retour

Tôt dans la matinée le vieil homme était descendu au port pour s'occuper de son bateau. Il est assis sur le banc, le filet entre les mains à rêvasser. Le nez en l'air, il voit d'abord Kōsaborō qui sort de son atelier. Il crie en direction d'Uzuru, mais il est trop loin et le vieil homme ne distingue pas ce qu'il raconte. Il a un journal à la main qu'il agite devant lui. En descendant par la route qui mène au quai, il croise Daisuki. Les deux discutent, Kōsaborō gesticule. Daisuki désigne le bateau d'Uzuru. Après le virage, ils bifurquent pour rejoindre le quai qu'ils remontent d'un pas rapide. Uzuru les observent, ils ne parlent plus, l'un à côté de l'autre, ils n'ont qu'un objectif, le bateau du pêcheur. Le vieil homme dépose son filet et délaisse son outil de ramendage^[18]. Il se lève pour accueillir les deux arrivants. La marée est haute, le bateau affleure le quai.

« Tu ne devineras jamais » s'écrie Kōsaborō, « Cinq personnes du service de surveillance en zone interdite ont été tuées sauvagement. On leur a arraché le cœur alors qu'ils étaient encore vivants. C'est écrit dans le journal ! » poursuit-il tout en tendant la publication. Daisuki regarde son ami, elle essaye de comprendre ce qu'il a dans la tête. Uzuru rend le journal à Kōsaborō après l'avoir rapidement parcouru. « C'est triste », ajoute-t-il simplement. Daisuki sait par son cousin policier qu'Uzuru a passé la nuit au poste de Sendai. Elle voudrait le questionner, mais elle n'ose pas. Uzuru a un air triste, elle le remarque, il ne prononce pas une parole. Il n'est pas causant par habitude, c'est un solitaire, mais elle sent bien que quelque chose ne tourne pas rond. Dépitée, elle salue Uzuru et repart en compagnie de Kōsaborō. Le vieil homme reprend son filet, le couteau à repriser, puis il jette tout sur le plancher. Il enfle sa veste, il n'a plus qu'une idée en tête.

Avant toute chose, il passe chez lui pour manger un morceau. S'il se rappelle bien, il doit rester un

peu de riz et quelques fruits. Un peu de poisson aurait été le bienvenu. Les larmes coulent, le poisson il sait où il est passé, il a rempli le petit ventre d'Aoi. Est-elle encore en vie ? Toute la question est là. Voilà pourquoi, il est décidé. Plus rien ne le retient sur cette terre sinon cette petite fille et ses grands yeux.

Ne faudrait-il pas attendre la nuit ? Il tranche la question, il ira par la mer avec son bateau. Il a repéré une zone abritée masquée par la jetée. Avant il faut qu'il retrouve quelque chose. Il retourne tout, vide le coffre qui sert de canapé, fouille dans le placard. Il se frappe le front, sous le lit. Il est à quatre pattes, attrape un objet long enroulé dans un drap épais. Une fois le nœud défait, il déplie le tissu. Le harpon est là. Celui que son père lui a laissé.

De jour, il y a moins de risque. Les gardes-côtes savent que les pêcheurs s'aventurent aux abords Wakabayashi, en avant de l'aéroport. La zone est riche en poissons de roches.

La marée est descendante, Uzuru ralentit son bateau et coupe le moteur. Avec l'inertie, il ira se planter dans le sable. L'ancre est suffisante pour arrimer le bateau à la prochaine marée montante.

Deux gardes s'approchent et lui font signe de déguerpir. Le pêcheur explique que son moteur est en panne. Les deux types hésitent un temps, prennent leur talkie pour informer le responsable.

Uzuru s'en va à pieds sous le regard des gardes, comme convenu pour regagner la route. Dès qu'il est masqué par le talus, il s'accroupit dans les branchages et attend.

Les deux hommes partis, il rejoint son embarcation et s'y installe pour attendre la nuit. La chaleur est insupportable, mais il n'a pas le choix, il se glisse sous la bannette^[19].

Les épousailles

Uzuru avance dans la pénombre. Le sanctuaire est là, devant lui. « C'est impossible ! » dit-il pour lui-même. Il était persuadé qu'il se trouvait à l'extérieur du camp délimité par les barbelés. Le pêcheur s'approche pour vérifier qu'il n'est pas face à un autre sanctuaire. Pas de doute possible, le Tōrō en pierre en est la preuve. La seule différence, il n'est pas allumé et le gohei de papier est bien arrimé. En se rapprochant de quelques pas, il aperçoit même la statuette de la divinité Kami. Aucun reflet dans ses yeux, cette fois. Il en arrive à la conclusion qu'il a marché trop longtemps dans la mauvaise direction et qu'il est sorti du camp. Très mécontent, il décide de rentrer chez lui. « Et puis, cette idée était idiote », ajoute-t-il avant de prendre le chemin qui permet d'enjamber la rivière Abukuma et de rejoindre le port d'Hanabuchiama. Longer la jetée, suivre le quai, remonter par le chemin haut et avant de se coucher, manger. Maintenant il a pris l'habitude de descendre du poisson de son frigo de stockage, celui qui se trouve dans l'un des hangars. Le poisson est contaminé, mais qu'est-ce que cela peut bien faire. A son âge. « Et puis si Aoi, la jeune enfant, en mangeait autant, ce ne peut être mauvais... » En ayant cette pensée, il a pincement au cœur. Il est prêt à rebrousser chemin. Le vieil homme attend un signe du sanctuaire. Assis en tailleur, face à la stèle qu'il fixe, Uzuru patiente un long moment. La constellation du Lion est déjà bien haute dans le ciel étoilé lorsqu'il se relève. Aucun signe, pas le moindre bruissement. Le vent s'est assagi. Même les animaux nocturnes ont déserté le lieu. Uzuru décide de rattraper le petit sentier sablonneux qui mène à la voie rapide. « Izanami, est bien sage, elle ne me fera guère de reproche, si je prends au plus court... »

Cela fait un bon moment qu'Uzuru marche pour rejoindre la route. Il accélère le pas. La route est là, un peu plus loin, mais il a le sentiment qu'elle s'éloigne au fur et à mesure qu'il s'en approche. Il grimpe le monticule, pour traverser le petit vallon dont il n'avait pas noté la présence. Uzuru se frappe le front. « Quel idiot ! C'est tout à fait normal que je ne reconnaisse rien puisque je n'ai pas pris le même chemin que l'autre fois... » Mais une fois au sommet du monticule une autre surprise l'attend : la clôture de barbelés. Le pauvre homme est désorienté. « Comment est-ce possible, je l'ai laissée derrière moi et je la retrouve devant moi ! » Uzuru décide de la longer quitte à s'éloigner un peu de la route. Il doit lever le pied très haut car la végétation faite de petits épineux gêne son

avancée. Il doit batailler avec les branchages, grimper sur les troncs renversés par le Tsunami. Le sol est fait de sable, la marche est d'autant plus fatigante. Uzuru commence à perdre patience, de plus la lune a quitté le ciel et ne lui apporte plus de sa clarté bienfaitrice.

Un homme, entièrement vêtu de noir, lui fait face. Il a surgi de nulle part. Son arme est au bout de son bras tendu. Il ajuste et vise. Le flash aveugle le vieil homme, suivi tout de suite d'une brûlure au bras. Le garde a manqué sa cible, les crocs du taser sont allés se fiche dans le tronc de l'arbre. Uzuru ne réfléchit pas, il épaula et lance le harpon. Le garde fauché au côté droit, s'effondre sur le sol.

Le pêcheur est assis tout près du corps ramassé sur lui-même. L'homme geint, il respire difficilement. Uzuru regarde le harpon, il a traversé de part en part l'abdomen du garde. Il sait qu'il ne faut pas le retirer. Il regarde son propre bras qu'une mauvaise éraflure entaille.

L'homme murmure, puis perd connaissance. Uzuru a compris « de l'eau ». Rien de tel à sa portée.

Le garde est conscient, il observe Uzuru. « C'était toi, près du sanctuaire... l'autre fois ? » Uzuru se contente d'un mouvement de tête pour confirmer. « Tu cherches l'enfant... Tu es fou vieil homme... » Uzuru veut savoir pourquoi. Le garde désigne un objet sur le sol. C'est son talkie. « Plus tard, quand tu m'auras dit tout ce que tu sais... je le promets... » L'homme dévisage le vieux pêcheur. Il cherche à savoir s'il dit vrai puis il parle. « La petite fait partie des décontaminateurs... Avec sa mère... » Reprenant son souffle, il poursuit. « ... elles sont chargées d'éliminer tout ce qui est contaminé par la radioactivité... Elles s'en nourrissent... Ce sont des mutantes... Le travail est terminé, il n'y a plus d'éléments contenant des isotopes radioactifs... Elles vont mourir de faim toutes les deux, c'est ainsi... » Uzuru a écouté silencieusement, mais il n'en croit pas un mot. « Tu te fiches de moi, le réacteur de Fukushima est entré en fusion et tu veux me faire croire qu'il n'y a plus de radioactivité ! » Le garde essaye de trouver une meilleure position, la douleur est très forte à cause du harpon qui est appuyé sur le sol. Il n'arrive pas à se caler comme il faut. Uzuru, l'aide en le soulevant légèrement par les dessous de bras. L'homme geint puis il reprend « Elles se nourrissent des éléments qui ont été contaminés, mais pas de la radioactivité elle-même... » Uzuru s'est assis en tailleur pour être à la hauteur de visage de son interlocuteur qui grelotte. Le vieil homme le couvre avec sa propre veste. « Une dernière question : et les trois hommes qui ont eu le cœur arraché vivants ? » Le garde inspire une bouffée d'air, il a de plus en plus de mal à respirer. « Ce sont des crétins, ils ont caché avoir travaillé sur le réacteur quand il fallait poser le sarcophage... L'argent les a incités à mentir... Le travail ici est mieux payé... Ils ont été attaqués par des décontaminateurs de la zone 2... » Uzuru se lève, il va chercher le talkie et le jette à l'homme, puis s'en va.

Il n'a plus qu'une idée en tête, retrouver sa baraque. Il regarde l'heure, la marée va être haute, il décide de regagner son bateau. Le plus simple est de couper à travers la végétation en direction de l'océan. Une fois qu'il se sera repéré, il pourra remonter le long de la plage jusqu'à son embarcation.

Penché en avant, il remonte son ancre qui résiste à cause de la pierre. Il faut la secouer fortement, le bateau gîte d'un côté puis de l'autre. Le pêcheur sait y faire. Il prend son temps. La marée ne redescend que dans une heure.

Le moteur poussif a du mal à démarrer. Le starter est coincé, il faut le tirer de plus en plus fort. Uzuru tourne la petite clef, le moteur donne quelques tours et cale. Le bateau est poussé par le courant en direction de la rive. Uzuru est fatigué. Il s'épuise avec la manivelle. Rien à faire. « Grand-père, je suis là ! » Uzuru relève la tête, sur la rive, Aoi tient sa mère par la main. « Grand-père, vient nous chercher, nous allons repartir avec toi. » Les yeux du vieil homme fixent la berge et la lueur verte qui brille dans leurs pupilles. Le pêcheur sait que le courant le pousse irrémédiablement vers elles. « Restez là, je viens vers vous... » A peine a-t-il fini sa phrase, qu'une chose étrange attire son regard. Son harpon est sur le sol mais accroché à quoi. Le bateau est tout proche lorsqu'il réalise qu'il s'agit du garde. Plus exactement, une partie du buste. Horrifié, le vieil

homme se jette sur son moteur pour tenter de le démarrer.

Uzuru se fatigue à la manivelle. Les deux femmes attendent sur la berge, patiemment. Le courant pousse toujours l'embarcation vers la plage. La renverse des marées tarde à venir. Le pêcheur fonce vers la bannette pour s'emparer de la godille. Il ripe sur la première marche et s'étale sur le plancher. Lorsqu'il récupère ses esprits le temps a passé. Il se relève et jette un œil par l'ouverture, la plage est toute proche. La mère et sa fille ont de l'eau jusqu'aux genoux, elles sont à peine à quelques mètres. Les yeux brillent d'un vert sombre, presque noir et pourtant si lumineux. Les visages sont déformés par l'avidité. « Grand-père, nous t'aimons de tout notre cœur, viens à nous... » Leurs lèvres sont d'un rouge éclatant, la lune accentue la blancheur de leur peau d'albâtre.

Enfin le plancher a cédé grâce à la lame du couteau. Uzuru sort la godille de son emplacement. Encombré avec la rame, il a du mal à manœuvrer à l'intérieur de la petite cabine. Il raccroche la lampe et l'envoie valser sur le sol. Il n'y voit plus rien. Uzuru s'extraie avec difficulté du roof. Les deux êtres sont accrochés au bastingage et tentent de se hisser à bord. Le pêcheur frappe un grand coup sur la tête de la mère d'Aoi. En lâchant prise, elle entraîne sa fille au fond de l'eau. Uzuru installe la godille et il exécute un mouvement en huit pour éloigner le bateau au plus vite. L'embarcation est lourde, l'inertie est difficile à vaincre. L'obscurité est totale, mais Uzuru distingue très bien les yeux de la maman d'Aoi. « Grand-père, sauve nous, nous allons nous noyer, viens à notre secours... » Uzuru ne veut pas écouter la voix de cette sirène. Il redouble d'effort, la marée vient à son secours. Il remercie Izanami, la divinité primordiale. Maintenant la plage est loin et le bateau dérive en direction du large. Il va pouvoir s'occuper de ce maudit moteur. Lorsqu'il se retourne, deux petits yeux verts lui font face. « Mon nom n'est pas Aoi, le bleu vert de l'océan, mais Asuk, la lumière du soleil, à mon tour de te remercier, Uzuru. Ton prénom signifie bien partager, n'est-ce pas ? » Uzuru tente de battre en retraite, mais où aller, à part se jeter à l'eau. « C'est donc toi que nous partagerons, maman, la mère primordiale, celle que tu as renvoyée dans son élément naturel... et moi. »

HATE[20]

[1] *Sanma* est le nom commun japonais d'un poisson consommé couramment

[2] *Combini* : Au Japon, commerce de proximité (ou une supérette) souvent ouvert 24 h/24 et 7 j/7

[3] *Trémil* : Filet lesté pouvant former une poche où viennent se prendre les poissons.

[4] *Nori* désigne différentes algues rouges comestibles, utilisées dans la cuisine japonaise.

[5] Un *kami* est une divinité ou un esprit vénéré dans la religion shintoïste.

[6] Un *nimono* est généralement constitué d'ingrédients mijotés dans un bouillon

[7] *misoshiru* : communément appelé « soupe miso »

[8] Temples qui prennent leurs origines dans la culture bouddhiste

[9] Le *yatai* : échoppe ambulante, tréteaux

[10] L'*oden* est un pot-au-feu japonais.

[11] Le *dashi* est un type de bouillon de poisson.

[12] *tōrō* « panier à lumière, phare ») est une lanterne traditionnelle. Originaires de Chine, usage bouddhique.

[13] Un *gohei* est, dans les rituels shinto, un objet dédié aux kamis. Il est constitué de deux *shide*.

[14] *shide* : bandes de papiers pliées, fixées à un pilier de bambou ou pendues au bout d'une baguette.

[15] Un *chawan* est un bol utilisé pour la cérémonie du thé.

[16] *Tamago kake gohan* est un plat populaire japonais, souvent mangé au petit déjeuner. Il consiste en du riz bouilli mélangé à un œuf cru battu.

[17] Watashinohaha : traduction « ma mère » et okaasan' : traduction « mère »

[18] ramendage : action de réparer les filets de pêche

[19] Bannette : couchette, à bord d'un bateau.

[20] FIN en japonais... si tout va bien !

Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT

on peut me retrouver sur mon blog : <http://internautique.canalblog.com/>

on encore sur mon site : <http://olivier.issaurat.free.fr/>

ou bien m'envoyer un mail à : olivier.issaurat@free.fr